

Si dans « Le onzième étage » la tour s'étire verticalement, ici la voilà masse trapue, dense, concentrant des activités à la cohérence interne, jusqu'à que la logique elle-même se délite.

Mille et Une Portes

Julian Baltimore déballa le colis dans le salon de son deux pièces et soupesa l'objet en connaisseur. C'était le nouveau balancier Old School Taccor, série Cuivres et Capitons, un must du FlatCustoming. Julian avait prévu l'emplacement de longue date. Sur le mur au dessus du canapé, entre la peau de zèbre parfumée Savane et la petite cascade de galets dont il n'enclenchait le glougloutement que lorsqu'il avait des invités, autant dire presque jamais.

Le jeune homme choisit une prise FC sur la paroi et y clipsa le balancier, de biais, ce qui donnait une ligne dynamique à l'appartement. Le balancier de cuivre, garanti silencieux, se mit à penduler en grinçant. Julian bloqua le mouvement. C'était joli quand même. Un côté marine ancienne. L'immersion serait encore plus flagrante quand il achèterait le hublot cerclé de cuivre qu'il convoitait, avec le film interactif qui montrait un fond sous-marin, et dont les poissons suivaient le doigt quand on caressait la vitre.

Et bientôt, il faudrait tout racheter, car un distributeur de matériel tuning avait lancé une idée révolutionnaire: installer des mini prises FC sur les accessoires eux-mêmes. Les possibilités seraient bientôt multipliées. On pourrait clipser des fleurs artificielles sur des baffles design ou des catadioptrés sur une fausse bibliothèque de livres anciens. Totale liberté. Julian pouvait se le permettre. Victime de chance administrative, il cumulait une bourse d'étude pour une formation par correspondance dont il n'avait jamais ouvert les e-mails; une prime à l'emploi pour un poste de gardiennage dans la cité-tour, pour lequel il n'avait pas signalé sa démission après deux jours de période d'essai; et une allocation jeune actif qui payait, en raison d'une erreur cadastrale, le loyer d'un cinq pièces luxe situé à un autre étage.

Satisfait, Julian Baltimore se prépara pour un voyage dans le building. Il enfila un jean déchiré et une veste de cuir clouté façon biker anglais, pour se donner, avec ses cheveux bruns en brosse, le style dangereux-décontracté qu'il affectionnait. Il irait rendre visite à Vic, son pote artiste un peu déjanté et surtout très renfermé, qui résidait au quatre cent douzième étage, le long du mur Ouest, avec de vraies fenêtres sur l'extérieur. Peut-être que cette fois, Vic accepterait de s'extirper de son antre pour venir admirer sa nouvelle acquisition. Julian ferma derrière lui une porte d'ancienne génération, sans prises FC, qu'il comptait remplacer un jour ou l'autre. De vieux stickers phospho représentant des feuilles de cannabis, des tribaux psychédéliques dont il ne se rappelait même pas la marque, et une poignée *Fantasy* en écailles de dragon, constituaient son seul décor. Autrefois, songea Julian, c'étaient les voitures que l'on customisait, que l'on améliorait sans cesse, puis les hélicoptères privés. Mais les cités-tours avaient progressivement éliminé les véhicules individuels et aujourd'hui on ne se déplaçait plus qu'en ascenseur collectif, horizontal ou vertical. La fièvre décoratrice s'était abattue sur les appartements. Si on continuait d'agrandir les immeubles, peut-être y aurait-il un jour des véhicules privés d'intérieur customisables. Julian sourit à l'idée de voiturettes électriques sillonnant les couloirs et klaxonnant devant les appartements.

Pour atteindre l'ascenseur vertical qui amènerait le jeune homme deux cent étages plus haut, il fallait s'infliger six cent mètres de corridors et deux escaliers à l'ancienne. C'était l'inconvénient des cités-tours: si nombreux qu'ils soient, les ascenseurs ne pouvaient tout desservir. Mais ces trajets n'ennuyaient pas vraiment Julian. Contrairement à Vic, il aimait arpenter l'immeuble; il ne supportait pas de rester enfermé dans l'appart trop longtemps. Il lui arrivait de descendre jusqu'aux industries et usines de traitement de méthane en sous-sol, où, vaguement perplexe, il observait le travail des ouvriers depuis les passerelles visiteurs. Ou bien il se payait un ticket d'accès au toit terrasse et passait une heure à contempler le paysage urbain chaotique et les autres cités-tours, si hautes et pourtant trapues tant elles étaient larges.

Julian glissa un regard méprisant vers les portes des appartements voisins. Aucun goût, aucune harmonie de couleur ou de forme, sauf quand un locataire avait imité un clip télé-déco, ce qui était encore

pire. Son voisin direct avait installé sur sa porte un mobile vertical japonais, avec des roues et des petites billes argentées qui dévalaient des rails d'acier pour aussitôt remonter, soulevées par un plateau motorisé. L'image de la tour, se dit Julian. Un mouvement interne, perpétuel et absurde. Quelqu'un avait percé trois trous dans le plexiglas protégeant le mobile pour voler la plupart des billes.

Sur le palier de l'escalier à marches fixes, derrière les portes coupe-feu et entre des murs décrépis, une enfant Rom accroupie jouait avec une barrette lumineuse Deepled qui clignotait du rouge au vert. Julian Baltimore se figea, fasciné. Voir un nomade des cités-tours manipuler un accessoire de FlatCustoming lui laissait un sentiment d'anormalité. Les Roms n'avaient pas besoin de ce genre de trucs, ils n'avaient pas de logements. Ils s'installaient dans un couloir ou un local désaffecté jusqu'à ce que le comité d'étage les chasse vers un autre niveau, et laissaient derrière eux des petits tas de déchets. Ça faisait du boulot pour les balayeurs.

Soudain, Julian se rendit compte que la fillette avait la jupe retroussée jusqu'aux genoux et qu'on apercevait sa culotte d'un blanc douteux. Il tressaillit, se sentant coupable de l'avoir examinée, et détourna les yeux. Depuis le palier supérieur, une femme Rom élancée à la peau cuivrée fixait Julian avec noirceur. Probablement la mère de l'enfant. Derrière elle, un campement rassemblait matelas, réchauds de camping et quelques ombres allongées. Dans sa colère — était-ce de la colère ? — la nomade était belle. Sa robe émeraude ne frémissait pas, son corps semblait rigide comme celui des mannequins dans les boutiques du cent deuxième. Son visage aux lignes dures menaçait l'univers. Pour échapper à ce regard de bête acculée, Julian descendit quelques marches. Il avait toujours fantasmé sur les femmes Roms, qui avaient l'inconvénient d'être entourées de plus de pères, de frères et de maris que n'importe qui dans la tour. Sédentaires et Roms ne se mélangeaient pas.

L'intérieur du vingt-troisième ascenseur vertical était un autre monde. Les gens se faisaient beaux avant de l'emprunter en silence, n'osant s'adresser la parole. Serré au milieu de trente personnes effarouchées, Julian crut étouffer dans ce mélange de parfums bon marché et de sueur. Enfin, après de multiples arrêts, il atteignit l'étage de Vic. Il parcourut les derniers mètres en songeant qu'il n'avait jamais vu de Rom dans un ascenseur.

Vic. Parfois c'était Vincenzo, peintre italien expatrié et recherché par la mafia de la Calabre. Un bourbon ou deux le métamorphosaient en Victor, majordome hongrois chassé d'une tour-palais pour avoir couché avec la maîtresse de maison. Dans les heures les plus folles, c'était Vicky, transsexuel latino en retraite anticipée. Qu'importaient ses affabulations, l'artiste lunatique était la seule personne avec qui Julian se sentait à l'aise.

Julian Baltimore frappa à la porte nue, qui s'ouvrit presque aussitôt. Comme s'il s'attendait à sa visite, Vic portait son costume noir très près du corps, celui dans lequel il se cambrait pour ressembler à ces héros de mangas aux postures improbables. Ses cheveux gominés contrastaient avec le teint pâle de celui qui ne passe jamais sous une lampe à bronzer. Il avait des traits fins, presque efféminés, et de grands yeux sombres qui rappelaient à Julian ceux des Roms.

Vic fit signe à son ami d'entrer. Julian comprit aussitôt qu'il était en période silence. Autant l'artiste pouvait se montrer volubile, à la limite du supportable, autant il pouvait jouer le ténébreux. Ce n'était même pas la peine de lui parler du balancier. Vic n'achetait jamais d'accessoires FC. Il peignait lui-même ses décorations. Les murs du salon spartiate et glacé de Vic étaient couverts de portes : des trompe-l'œil aux couleurs vives, des poignées à peine esquissées sur fond blanc, des trappes entrouvertes à l'aérographe argenté... Vic peignait des portes. Un patchwork de rectangles. Le peintre marginal avait une théorie poétique à propos des portes. « Quand trop de portes se retrouvent dans un même volume, disait-il, quand le seuil est atteint, la probabilité que l'une de ces portes ouvre sur une autre dimension explose. Avec tous ces passages qui connectent des lieux les uns aux autres, il est obligatoire que la réalité finisse par se planter. Et alors, des choses qui viennent d'ailleurs peuvent entrer dans notre monde. Les cités-tours comptent parmi ces lieux qui concentrent trop de portes. Tu as une idée du nombre de portes, rien que dans un étage ? Un jour il va se passer quelque chose, c'est statistique. »

Julian Baltimore avait répliqué : « Dans ce cas, dans les usines où ils les fabriquent, les portes, il doit

se passer des trucs pas piqués des hannetons ! » Vic avait fait la gueule pendant trois jours. Il n'aimait pas être contredit, et il détestait qu'on lui serve une idée à laquelle il n'avait pas songé. Mais c'était Vic. Et Julian se sentait bien avec lui.

Julian et l'artiste, une bière à la main, se juchèrent sur les tabourets de bar contre la fenêtre panoramique qui offrait une vue imprenable sur la tour la plus proche. Avec un télescope d'enfant, ils espionnaient les lointains balcons. Il y avait toujours quelque chose à voir. Plantée dans un fertile nuage de pollution, la construction voisine était l'exacte réplique de la leur; un pavé blanc criblé de bâtonnets horizontaux ou verticaux. Un code indéchiffrable de fenêtres et de baies sur une gigantesque feuille de papier. Mais aujourd'hui, la feuille n'était plus totalement blanche...

— Ca a commencé il y a quelques jours, murmura Vic.

Julian Baltimore orienta le télescope.

— Comment ils ont eu l'autorisation de faire ça ?

Harnachés à leurs balcons, des locataires étalaient de la peinture noire au rouleau, sur la façade. Certains s'étaient fabriqué de petites nacelles et pendaient comme des araignées sous les fenêtres. Des tâches de nuit fleurissaient un peu partout sur la cité-tour.

— Ce n'est pas tant l'autorisation qui m'inquiète, dit Vic. J'aimerais plutôt savoir comment ils se sont concertés. Pour décider de peindre, pour choisir la couleur noire. Réfléchis un peu aux débats, rien que dans un de nos comités d'étages, pour s'accorder sur une couleur. Il y aurait toujours un type qui réclamerait du rose fluo rien que pour emmerder les autres. Alors que là... Tous les peintres font du noir, sans exception... Et il a bien fallu l'acheter, cette peinture... Passe-moi le télescope.

— C'est peut-être un coup médiatique du FlatCustoming, proposa Julian. Genre : « Peignez vous-même votre cité-tour en noir, cent dollars le pot et le rouleau ! ».

Vic secoua la tête.

— Je ne crois pas. Le FC n'a pas tous les pouvoirs. Et puis... Oh non !

Vic s'était figé, les mains crispées sur le télescope. Jamais Julian n'aurait cru que l'épiderme livide de Vic puisse pâlir davantage. Mais, de toute évidence, c'était possible.

— Qu'y a-t-il ?

Vic céda sa place, transfiguré.

— Regarde, fit-il d'une voix éteinte.

Julian colla son oeil.

Au centre de la façade, des habitants de la cité-tour avaient peint trois disques noirs. Trois immenses disques sans bavures, alignés, englobant chacun plusieurs balcons. Le disque du milieu était plus grand que les deux autres.

— Et ben quoi ? demanda Julian. Ils ont juste fait des ronds, et alors ?

— C'est un symbole.

— Ah ? Ca veut dire quoi ?

Vic se tourna vers Julian. Il tremblait. Des gouttes de sueur perlaient à ses tempes.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mais c'est malsain. Je le sens au plus profond de moi. C'est malsain... Comme si la tour avait été contaminée par quelque chose... Comme si... une porte s'était ouverte...

— Encore tes histoires de portes ?

Vic fit un geste agacé. Sa respiration se faisait saccadée.

— Il faut que tu t'en ailles, Julian. Désolé, j'ai besoin d'être seul.

Le peintre poussa son ami hors de l'appartement et claqua la porte. Julian entendit plusieurs verrous cliqueter. Planté au milieu du couloir, il soupira. Vic ne s'était jamais embarrassé de politesse, mais là, il y allait un peu fort. Il virait dingue.

Julian Baltimore se hasarda dans le dédale de corridors et d'escaliers, tourmenté par cette scène. Les trois disques sur la façade, la terreur de Vic... Quelque chose était sur le point de déraiper. Pas question de retourner à l'appartement, Julian avait besoin de se changer les idées. Le jeune homme emprunta un parfum-sueur vertical pour gagner le Mediterranean Piazza et se noyer dans la foule.

Quatrième coeur commercial de la cité-tour, le Mediterranean Plaza du deux cent douzième était une esplanade qui avait évidé trois étages pour gagner en hauteur de plafond. Les allées bondées de ses supermarchés et attractions évoquaient un samedi après-midi permanent.

Julian se fraya un chemin jusqu'aux terrasses de restaurants, déjà pleines bien avant l'heure du souper. Il toussa sous les diffuseurs d'air marin et sursauta aux déflagrations des parties de pétanque explosive, où des locataires obèses en tongues jetaient des grenades sur des petits cochons de plastique. Des dizaines d'UV-néons circulaires imitaient autant de soleils, et les haut-parleurs habilement dissimulés le long des criques en carton-pâte déversaient stridulations provençales et cris de mouettes. Il ne manquait que la mer. Le jeune homme s'accouda à une barrière qui protégeait une nouvelle attraction saisonnière: une piste de ski de vingt mètres pour les gosses. Des machines luttèrent pour refroidir la neige artificielle sous les soleils de Méditerranée. A l'arrivée des enfants, leur laissant à peine le temps de déchausser les skis, un Père Noël usé se faisait prendre en photo avec les gamins sur un fond de falaises tibétaines. Merde, c'était déjà Noël ? Etait-il possible que l'on soit en décembre ? Pas sûr, se dit Julian, ils étaient bien capables de prendre un Père Noël à l'année.

Etouffant sous sa veste de cuir, Julian s'appêtait à glisser une pièce dans une machine pour un gobelet de bière, quand un phénomène inhabituel se produisit. Le flot de badauds ralentit dans les travées, et les habitants de la tour regardèrent autour d'eux, perturbés par une sensation indéfinissable. Les Roms pickpockets suspendirent leurs mains baladeuses, les serveurs en costume de marin quittèrent le périmètre des parasols pour tenter d'apercevoir ce qui n'allait pas, et trois UV-néons s'éteignirent dans un claquement. Puis, lentement, tous les yeux se tournèrent vers l'entrée de l'allée principale, et les passants s'écartèrent pour former une haie d'honneur instinctive. Julian lui-même recula d'un pas. Ils venaient tous de partager un même savoir, une même appréhension : quelque chose approchait. Une créature peu commune s'amenait au Mediterranean Plaza.

Depuis l'un des couloirs principaux, l'être s'avança entre les deux rangées. Un vent constant, un souffle improbable changeait les couleurs derrière lui. Sur son passage, le Mediterranean Plaza se peignait de cette lumière irréaliste qui se glisse parfois sous un ciel plombé. Julian recula encore, vers la piste de ski, redoutant d'être effleuré par l'aura maléfique.

C'était un homme. Un géant maigre en frac mauve et pantalon noir rapiécé, deux fois plus grand que la plupart des observateurs ébahis. Un épouvantail voûté aux allures d'échassier, levant haut ses jambes surdimensionnées, comme empêtré dans une vase invisible. Une chaîne dorée soutenait quelque chose qui lui pendait dans le dos, mais que Julian ne pouvait distinguer. Dans l'ombre des cheveux gris en bataille de la créature, se devinaient les traits d'une caricature humaine. Un menton mal rasé plus saillant qu'il n'en pouvait exister, des arcades sourcilières presque aussi proéminentes et un nez si crochu qu'il semblait articulé. Ce visage parut pourtant familier à Julian, sans qu'il puisse mettre le doigt sur un souvenir précis. Et ce regard ! Ces petits yeux vengeurs et renforcés qui ne cillaient pas ! Sans prêter attention aux locataires, l'étranger regardait droit devant lui. On eût dit qu'il s'appêtait à commettre un meurtre et que rien d'autre n'avait d'importance.

Quand le géant fut plus proche, hypnotisant toujours le public du Plaza dont n'émergeait plus que des murmures sporadiques, Julian découvrit que le démon avait remplacé ses rotules par des Rubik's cubes et qu'il composait des couleurs en marchant. Le jeune homme eut alors la certitude que Vic ne s'était pas trompé, qu'une mauvaise porte s'était ouverte avait laissé entrer ce truc.

L'humanoïde parvint à sa hauteur, et Julian sentit l'air s'épaissir dans sa gorge. Le géant contaminait la cité-tour de couleurs, d'odeurs et de pensées qui n'étaient pas de ce monde. Julian recula encore, et quelque chose de dur heurta ses mollets : le banc de la photo souvenir. Il s'assit lourdement à côté du Père Noël, brisant le silence. Le monstre en frac tourna lentement sa figure déformée vers le jeune homme, sans cesser d'avancer au ralenti, puis concentra à nouveau son regard sur une cible lointaine, et dépassa la piste de ski. Sur ses omoplates saillantes qui déformaient son costume, pendait un trident d'argent. Il fallut une éternité au géant pour traverser l'esplanade et disparaître par un étroit corridor, après quoi seulement les activités reprurent leur cours. Personne ne suivit l'apparition. La foule soupira comme un

seul homme, certains haussèrent les épaules, quelques uns lâchèrent des commentaires pour la forme et le brouhaha du Piazza reprit ses droits, comme si un lavage de cerveau général empêchait la populace de se poser des questions. Julian réalisa que, pendant le passage de la chose, même les grillons et les mouettes s'étaient tus.

Qu'auraient dû faire les occupants de la cité-tour, en temps normal ? Piloter leurs chariots consignés jusqu'à leurs appartements, faire une dernière partie de pétanque, s'installer pour souper ? Ils erraient sans but entre les attractions clinquantes. Julian Baltimore se demanda pourquoi il était seul à se rendre compte que quelque chose clochait. Il se tourna vers le Père Noël. Ce dernier tenait un petit garçon sur ses genoux. L'appareil photo automatique, à côté duquel patientaient des parents attendris, bipait les secondes avant le flash. Le Père Noël lâcha un rôt dégueulasse aux relents de Pastis. Sa barbe postiche de travers, il embrassa l'enfant. Il n'était pas coutume d'embrasser les gosses pour ce genre d'image. Pas si longtemps en tout cas. Et pas sur la bouche. Les parents ne protestèrent pas. Il reprit possession d'un marmot sanglotant comme si rien ne s'était passé, et s'éloignèrent, photo souvenir à la main.

Julian se leva et s'éloigna du banc, peu désireux de s'afficher à côté de l'employé pervers. D'ailleurs il ne tenait pas non plus à rester au Méditerranéan Piazza. Ça tournait au vinaigre. L'épouvantail en frac avait retourné l'esplanade pour en révéler une face immonde. Alors qu'il gagnait la sortie, des cris retentirent au stand pétanque. Quelqu'un s'était brûlé avec une grenade. D'autres UV-Néon tombèrent en panne. Des serveurs renversèrent leurs plats sur des clients, et Julian était à peu près sûr que c'était intentionnel. Vic. Il fallait qu'il voie Vic. L'artiste savait quelque chose, il avait des infos sur les portes et les dimensions parallèles. Merde, ce n'était pas juste un délire de poète. Il avait compris depuis le début.

Dans plusieurs couloirs, l'éclairage ne fonctionnait plus. Et si le monstre longiligne guettait Julian dans la pénombre ? Le coeur battant, le jeune homme se précipita dans un ascenseur. Deux autres hommes le rejoignirent avant que les portes ne se referment. L'un d'eux saignait abondamment du nez, sans paraître s'en rendre compte. L'ascenseur stoppa trente étages trop bas et refusa de repartir. Julian se résolut à terminer à pied. Il fallait qu'il voie Vic. Vic aurait une explication à tout ce bordel.

Une femme le heurta violemment, avant de reprendre sa course trébuchante sur le lino beige glissant. Elle portait un énorme seau de peinture noire. Les façades... Ici aussi, ils allaient repeindre les façades... Un homme d'une quarantaine d'années, tenant une batte de base-ball ornée de drapeaux américains autocollants, s'agrippa de l'autre main à la manche de Julian. Il avait les yeux fous et une haleine pestilentielle.

— Toi ! Toi ! s'écria-t-il, viens avec nous ! La chasse est ouverte !

Julian s'efforça de se libérer de l'étreinte.

— C'est terminé, poursuivit l'homme à la batte, on les a assez tolérés. Ils vont payer maintenant. Allez viens avec nous ! Les flics eux-mêmes s'y sont mis dans les cent premiers étages, tout est permis, c'est la chasse !

— La chasse ? répéta Julian.

— La chasse aux Roms !

L'homme lâcha enfin la veste de Julian et piqua un sprint dans le couloir, agitant sa batte comme s'il partait en guerre. L'appréhension submergea Julian quand il approcha du palier d'où montaient les cris. Six locataires surexcités, quatre hommes et deux femmes, avaient érigé une barricade de tables pour empêcher une famille rom de s'échapper. Les nomades étaient bloqués à mi-hauteur dans l'escalier; l'accès inférieur avait probablement aussi été barré. Ils se serraient les uns contre les autres, les enfants au milieu.

Armé d'un bambou de FlatCustoming hérissé de clous, une des femmes locataires bondit par dessus les tables et se jeta sur la famille bohémienne pour frapper avec une énergie hystérique. Quelques seconde après, d'autres habitants de la tour vinrent l'aider à massacrer les Roms.

Julian s'éloigna, chancelant. Les Roms, leur beauté, leur fierté... Ils avaient été pour Julian la soupape de la tour, la preuve rassurante qu'il y avait une vie en dehors du FC et qu'il pouvait arrêter de customiser s'il le décidait. Ou peut-être qu'il n'arrêtait pas justement parce qu'il croyait avoir le choix. Quelque chose d'acide remonta de son estomac.

— Laissez-les, ils vous ont rien fait ! hurla quelqu'un derrière lui.
Julian se retourna pour voir le défenseur des squatteurs se faire assommer par l'un de ses voisins.
Vic. Urgent. Vic.

La porte vierge de l'appartement de l'artiste était défoncée, béant sur un intérieur saccagé. Le peintre était couché sur le dos, inerte entre ses portes dessinées, les yeux grand ouverts. Terrifié, Julian Baltimore s'agenouilla contre lui.

— Vic ! implora-t-il en le secouant.

Julian aperçut la blessure. Il écarta davantage les pans de la chemise de son ami: sa poitrine imberbe était ornée de trois plaies circulaires, dont le sang ne coulait déjà plus. Trois trous profonds, alignés comme ce symbole que le marginal craignait tant. L'orifice du milieu, sur le sternum, était plus large que les deux autres. Julian se leva en secouant la tête, incrédule. L'artiste avait été assassiné ! Tué comme un Rom dans son propre appartement. Puis Julian se souvint du trident d'argent qui pendait au cou du démon. Trois pointes, celle du milieu plus épaisse que les autres. Le monstre venu d'ailleurs avait causé cette blessure. Il était venu pour tuer Vic. Le jeune homme serra les poings. Son seul ami dans la tour était mort. Comment allait-il survivre à la folie qui s'emparait de l'immeuble ? Et pourquoi était-il le seul à conserver une once de lucidité ?

Une mauvaise porte s'était ouverte quelque part. Les larmes aux yeux, Julian Baltimore abandonna l'appartement de Vic, ignorant les cris alentours des Tsiganes apeurés que l'on traquait. Il allait trouver la porte vers l'autre monde, et il allait la fermer. Julian était peut-être le seul locataire encore capable de le faire.

Tandis qu'il se demandait où commencer ses recherches, il passa devant un ascenseur ouvert qui tressautait. Dans la cabine, un homme en débardeur maintenait une femme Rom, tandis qu'un autre la violait. Julian fut horrifié, non par la scène qu'il avait sous les yeux, mais par le sentiment de jalousie qui l'envahit. Ces deux hommes profitaient librement de ce que lui n'avait jamais pu obtenir. Il pressa le pas, révolté par ses propres pulsions, songeant qu'il envisageait plus facilement de descendre vers la porte maléfique que de secourir les Roms. Une bande de peinture noire partait de l'ascenseur et ondulait sur les murs. Julian la suivit.